
La lecture angoissée ou la mort du correcteur

Sophie BRISSAUD

6, rue Larrey, 75005 Paris
fax: +33 1 45 35 74 09
email: sofiann@cybercable.fr

Note de la rédaction : cet article est repris du quotidien de la conférence *Multitypo*¹ paru le dimanche 25 octobre 1998. Son auteur, ex-correctrice professionnelle, l'a écrit après avoir parcouru le *Cahier GUTenberg* numéro 30 « ATypI & Blanchard » qui avait été distribué aux participants de ce congrès. Les vues de cette auteur coïncidant avec celles de nos *Cahiers*, il nous a paru important de publier ici cet article mais aussi d'essayer d'expliquer, *in fine*, pourquoi nous avons des problèmes de correction !

Abstract. *This paper was first published at the conference ATypI at Lyons, in October 1998. The author reminds us that proofreading ough to be done only by professionals. She claims that it would be a pity if proofreaders were to disappear.*

Je suis portée à croire qu'une conférence internationale dédiée à la typographie est un endroit rêvé pour pousser un grand appel au secours, au nom d'un personnage essentiel de la chaîne graphique et de la production de textes imprimés qui est en train, en cette fin de siècle et de millénaire, de pousser ses derniers soupirs et d'inscrire en marge ses derniers signes kabbalistiques² au feutre rouge.

Je voudrais rendre hommage à un métier qui meurt et à un ouvrier qui bientôt ne sera plus, le correcteur typographe.

Le correcteur meurt ; restent les textes. On ne se pose même pas la question de la survivance des correcteurs : leur sort est déjà réglé — par les éditeurs, par les directeurs de magazines et de journaux, et — oui, par eux aussi — par les graphistes et les directeurs artistiques, voire par quelques penseurs actuels de la typographie. Cependant, on n'envisage pas, par ailleurs, que les textes disparaissent.

1. Lors du congrès *Multitypo* organisé par l'ATypI, Association Typographique Internationale, qui s'est tenu à Lyon du 23 au 25 octobre 1998, un bulletin a été publié, mais chaque jour sous un nom différent : d'abord AZERTY puis QWERTY et enfin en russe ИИУКЕИ (phonétiquement itzouken) !

2. Voir dans ce *Cahier* l'article sur les signes de correction typographique (page 45 *sqq*) [ndlr].

Donc, nous gardons les textes. Nous avons le choix : soit nous ne corrigerons plus les textes, soit nous continuerons à les corriger. Mais avant de décrire l'étendue du désastre, il serait utile de définir le personnage auquel nous avons affaire.

Quand je parle de correction, de révision, de lecture-correction, je ne fais pas allusion à tout ce qui se trouve « sur le marché » sous l'appellation « correcteur ». Je ne parle pas des « bons en orthographe », des « dix sur dix en dictée », des professeurs de lettres à la retraite, des secrétaires d'édition peu formées qui se chargent (contraintes ou non) de mettre au point les textes pour impression. Je ne parle pas de ceux qui se croient correcteurs, souvent de bonne foi et d'excellente volonté mais étrangers au « métier » et surtout, surtout, à l'« esprit ». Je parle des professionnels, de ces phénomènes de foire (je peux le dire, je suis moi-même un de ces phénomènes) que sont les authentiques correcteurs, ceux dont le métier disparaît en partie à cause du contexte professionnel actuel, en partie de leur propre faute. Car ces phénomènes ont toujours eu, entre autres particularités, une cuisante incapacité à se défendre et à justifier leur existence — peut-on les en blâmer lorsque presque tout le monde en doute d'emblée ? Imagine-t-on la difficulté qu'il y a à pratiquer un métier tellement détesté qu'on lui a vite inventé un caractère facultatif qu'il n'a pas en réalité ? Je sais qu'il est normal que personne n'aime celui qui déniche les bêtises des autres, mais les « autres » ne devraient-ils pas, tout d'abord, reconnaître à eux-mêmes la normalité, l'humanité de l'erreur afin de laisser d'autres qu'eux la corriger ? Ne devraient-ils pas accepter d'abandonner, comme au temps de Plantin, comme au temps de Didot, un peu d'omniscience pour laisser à l'humble traqueur de coquilles son humble responsabilité, moyennant quoi le texte sera bel et bien mis au point, orthographiquement et typographiquement ?

Qui est ce mammoth peu à peu pris dans les glaces de la nouvelle ère ? Il est méconnu, son métier est méconnu. Je vais tenter de vous le décrire afin que, si vous en voyez encore un avant que la glaciation soit entièrement accomplie, vous puissiez en prendre une photo pour la montrer à vos petits-enfants. Car une des raisons de la disparition du correcteur est sa singularité humaine, cette singularité qui fait que, d'une part, le correcteur est généralement marginal et peu apprécié et que, d'autre part, lui-même passe sa vie entière à douter de son utilité sur terre. Cela, en temps de « mondialisation », ne peut que finir mal.

Sur le correcteur circulent un grand nombre d'idées très fausses. Il est faux, par exemple, de croire que le correcteur soit un expert de la langue. Il peut l'être, au sens de ses mécanismes et de son fonctionnement, mais même cela n'est pas essentiel. Le correcteur est défini non par son savoir mais par sa psychologie.

La correction est plus qu'un métier : c'est une névrose. Cette névrose est un sacrifice librement consenti par le correcteur, un don qu'il fait de son âme à la santé de l'édition. Il s'est offert pour toujours à la déesse Langue française, et une fois qu'il possédera son métier il ne sera plus jamais normal. Il est passé jusqu'à sa mort dans un monde

qu'il partage avec les éboueurs, les gens de ménage (qui sont en général beaucoup mieux considérés que lui par la société humaine), les Intouchables. Oui, il peut avoir dix sur dix en dictée, celle de Pivot (qui est d'ailleurs rédigée par des correcteurs³ lui arrache tout au plus un pouffement, mais l'important n'est pas ce qu'il sait : c'est ce qu'il est conscient de ne pas savoir, ou tout au moins de ne pas savoir tout à fait, ce qui demande vérification, ce sur quoi il veille en permanence — en tâche de fond pourrait-on dire.

Le vrai correcteur ne fait pas que traquer la faute. Il tombe dessus par hasard (et reçoit instantanément des regards noirs s'il y a des témoins). Le vrai correcteur ne sait rien et doute de tout.

Il a en théorie tout dans la tête mais il n'en est pas moins bardé de dictionnaires et de codes typographiques car il est mieux que personne familiarisé avec la ressemblance entre l'esprit humain et la proverbiale passoire.

Le correcteur ne lit pas. Il photographie visuellement le mot et identifie une coquille quand son cerveau lui renvoie de façon presque subliminale que « quelque chose ne va pas ». Le correcteur ne lit pas comme tout le monde. L'exercice de son métier peut être décrit, très justement, comme une « lecture angoissée ».

C'est justement pour éviter à tout le reste du genre humain cette « lecture angoissée » qu'il s'en charge. Il ne vit que pour déculpabiliser les autres. Combien d'auteurs, lorsque j'étais chef-correctrice pour un grand éditeur parisien, ai-je vus entrer dans mon bureau et me dire piteusement : « Je vous prie de ne pas faire attention à mes fautes » ! Je leur répondais : « D'abord je suis ici justement pour y faire attention, et ensuite je vous prie, moi, de ne plus faire attention à vos fautes. Cessez de vous en faire pour vos fautes. C'est humain. Vous avez *le droit* de faire des fautes. Il n'y a aucun mal à cela. Nous sommes là pour ça. Chacun son métier. »

« Chacun son métier » est une des phrases favorites du correcteur, et il l'utilise en général de façon défensive, pour défendre son territoire dont tout le monde a besoin et que personne ne veut lui laisser. En général, aussi, il n'est pas écouté. Une autre phrase favorite est celle qu'il prononce quand la première n'a pas marché : « Moi, je fais où l'on me dit de faire. » Le stade suivant est celui du ballon de rouge ou de la pilule de bonheur.

Non, tout le monde n'est pas capable de cette « lecture angoissée ». Et il n'est absolument pas souhaitable que tout le monde en prenne une part. L'existence, au sein de la chaîne graphique, d'un buvard humain doté de caractéristiques psychologiques bizarres (folie de persécution, fatalisme, ironie désabusée, souci maniaque du détail), mais capable de prendre sur soi les erreurs que tous les autres sont humainement en

3. On a du mal alors à comprendre pourquoi cette fameuse dictée de Pivot est « bourrée » de fautes typo. Dans la dernière, on y voyait par exemple un « À » sans accent et, pire, des guillemets américains "..." au lieu de nos braves chevrons « ... » parce qu'elle est peut-être rédigée par des correcteurs mais sans doute pas mise en page par eux...

droit de commettre, est un signe de santé de cette chaîne graphique (et par extension de la langue française en général) et la garantie qu'un texte, par exemple sur la typographie⁴, ne sortira pas avec des *s* triplés, avec des « gousses d'ails », avec des « Associations de typographique », « des congrès annuels » qui « ont lieu chaque année », des « à la fois » introduisant un « ou » et non un « et », et des « cataliseurs », pour ne prendre que quelques lignes d'exemples que j'ai eus en main hier (ce qui est la raison pour laquelle je ne peux citer que ceux-ci).

Que de telles choses soient visibles dans une méthode de traite mécanique des chèvres ou du tricot au point de riz, je l'admets (et encore!), mais — je ne veux blâmer personne et je ne sais rien de l'histoire de cet écrit, je comprends qu'il y ait eu précipitation — imaginez ma profonde tristesse, à moi qui suis comme vous tous amoureux de typographie, de trouver dans des écrits typographiques que manque tout un morceau du travail, et non le moindre. Cela me fait augurer sombrement de l'avenir et finit de me persuader que le lent naufrage du métier de correcteur — auquel j'assiste, le cœur brisé, depuis une petite dizaine d'années — est très près d'être consommé.

Je reviens à mon alternative initiale.

Soit nous cesserons de corriger les textes, ou nous les corrigerons mal, ou les ferons mal corriger par des non-initiés, et tout cela revient au même. Pourquoi cela revient-il au même? Parce que la conformité orthographique et typographique d'un texte ne se partage pas. Elle ne se coupe pas en morceaux, on ne peut pas en prendre un bout et laisser le reste. On ne peut pas prendre les accords des participes, les conjugaisons, etc., et laisser le code typographique en rade. Et si on prend le code typo, on doit le prendre en entier, pas partiellement. On ne peut pas non plus prendre tout ça et laisser de côté ce qui est en fait 80 % du métier de correcteur, c'est-à-dire l'unification, la vérification documentaire (modulée selon le type de texte) et l'allègement du style lorsque celui-ci devient incompréhensible à force d'être balourd. À force de se dire : « C'est mal (ou pas) corrigé mais c'est pas grave, on comprend quand même », on arrivera progressivement, imperceptiblement, au moment où l'on n'y comprendra plus rien. Parce que la démission du correcteur introduit un phénomène de glissement, une pente savonneuse qui mène graduellement à la mort de la langue en tant que vecteur de communication. Si l'on commence par retirer quelques petits repères, qu'est-ce qui nous empêche de retirer les autres? Et où est la limite au-delà de laquelle un texte ne veut plus rien dire? Qui le sait? Pas moi, pas vous. Mais je ne veux pas vivre le temps où on le saura. Il faut s'être un peu initié au code typographique, *juste un peu*, pour se rendre compte à quel point ces petits signaux impalpables et *a priori* inutiles (les capitales, les bas-de-casse...) conditionnent de façon subconsciente la lecture même de personnes qui n'y connaissent rien. Ce sont des balises subliminales dont on aurait tort de méconnaître l'utilité.

4. Ici l'auteur fait implicitement référence au *Cahier GUTenberg 30* [ndlr].

On ne peut pas glisser juste un peu vers le bas : on dégringole pour de bon ou pas du tout. On aura des textes fort joliment composés mais qui ne voudront pas dire ce qu'ils veulent dire.

Je me rappelle cet écrivain français, académicien, qui s'adressait à moi en tant que correctrice : « Par petites touches, vous révélez ce que j'ai voulu dire mais que je ne suis pas entièrement parvenu à dire. » Mais seuls les bons écrivains savent parler ainsi.

Soit nous continuerons de les corriger. ProLexis ? Vous saviez que j'allais en parler. Vous saviez que j'allais évoquer cet outil extraordinaire, à ma connaissance le plus intelligent des moteurs de correction automatique jamais élaborés (d'ailleurs en partie élaboré par des correcteurs, je crois). Mais voilà, mon avis sur ProLexis n'est pas celui de tout le monde, à ce que je vois et à ce que je lis. Je sais reconnaître d'un coup d'œil un texte « passé » par ProLexis sans discernement. ProLexis est un logiciel qui vous demande votre avis, qui instaure un dialogue avec son utilisateur (c'est ce qui fait sa qualité), et je crois, moi, que ce dialogue ne peut s'instaurer fructueusement qu'entre ProLexis et un véritable correcteur — ou tout au moins quelqu'un qui ne se définit pas par son savoir mais par son doute permanent (après tout il n'est pas besoin d'être correcteur pour cela). Pour faire certains choix que ce logiciel propose, il faut un exercice de la pensée qui n'est plus volontiers pratiqué, de nos jours, sur les textes. Et de toute façon jamais ProLexis ni aucun autre logiciel ne vous fera remarquer que Louis XIV a été mis à la place de Louis XV quand le contexte historique demandait ce dernier. Voyez-vous ce que je veux dire ?

Donc nous continuerons peut-être de corriger également avec l'intelligence humaine. Et par conséquent nous chercherons, au sein de l'humanité, des gens capables de lire à toute vitesse un texte et de le mettre en conformité. Nous les chercherons peut-être dans leurs caveaux, ou dans leur lignée, ou nous en formerons si la kabbale des correcteurs a laissé traîner quelques souvenirs. Une fois que nous les aurons, comment les appellerons-nous ? Correcteurs ? Si vous voulez.

Graphistes, éditeurs, amoureux de la belle typo — en tant que graphiste, j'aime aussi passionnément la belle typo, mais je veux qu'elle ait les sous-vêtements qu'elle mérite —, enseignants, théoriciens, directeurs de magazines et de journaux, éditeurs une nouvelle fois (on ne vous invoquera jamais assez), je vous en prie, ne nous laissez pas mourir. Comprenez que, bien que nous soyons les éboueurs de l'édition, il faut des éboueurs. Sachez supporter notre caractère difficile, un certain avenir de l'écrit et de la langue est à ce prix. Ne pensez même pas à notre intérêt — pensez au vôtre. Souvenez-vous que nous existons encore, contribuez non à nous sauver (nous pouvons faire autre chose) mais à sauver une corporation utile — ou plutôt à lui éviter de mourir bientôt. Dans ce cas, peut-être éviterez-vous d'avoir un jour à réinventer ce satané métier.

Réponse d'un amateur

Non non, si j'emploie ce terme « d'amateur » ce n'est pas par fausse modestie. Les *Cahiers GUTenberg* sont écrits, composés, diffusés, etc. par des amateurs, qui aiment la typographie, mais qui ne sont pas des professionnels.

Avant de revenir sur cette différence amateurs/pros, juste quelques explications sur ce qui s'est passé avec ce *Cahier 30*. Alors que nous pensions faire un *Cahier GUTenberg* sur les fontes à l'occasion de l'ATypI, Gérard Blanchard est décédé et nous avons alors décidé de lui rendre hommage. Pour diverses raisons, tous les textes que nous espérons inclure dans ce numéro n'étaient finalement pas disponibles et la préparation de ce cahier a duré à tel point que le lundi 19 octobre, le numéro n'était pas bouclé. Or le congrès avait lieu trois jours plus tard ! Il a fallu donc faire très vite, corriger les épreuves par téléphone et sur écran (d'où les fautes énormes qui bien sûr ne seraient jamais passées sur une épreuve papier), etc. et envoyer le tout à l'imprimerie en espérant qu'elle fasse des miracles⁵. Bref, ce n'est pas une excuse mais une explication : on était à la bourre et, oui j'ai honte, on a sacrifié la correction. Mais pas que ça ! Pire, j'ai oublié de mettre en dernière page notre publicité habituelle avec la liste des derniers numéros et le bulletin d'abonnement !

Mais le problème demeure : quasiment chaque *Cahier GUTenberg* et chaque *Lettre GUTenberg* sont bourrés (disent certains lecteurs puristes frisant parfois la maniaquerie) de fautes d'orthotypographie ! Certes, celles du *Cahier 31* sont d'énormes fautes, plus du tout dans le style des coquilles cocasses d'imprimeurs ou de pros⁶ de la composition (ce qui finalement nous rassure). Certes, souvent, ces *Cahiers* sont édités dans la précipitation : vous savez ce que c'est que de recevoir cinquante articles mimars pour un congrès qui a lieu le 29 mars à Saint-Malo ? Que vaut-il mieux ? Ne rien publier ou publier, en amateur, quelque chose ? Ou alors, comme cela se fait dans les sciences humaines, de publier trois ou quatre ans plus tard les actes d'un colloque qui sont donc déjà périmés quand ils paraissent.

Depuis que les publications de l'association GUTenberg existent, nous avons pris pour ligne de conduite de faire des revues propres typographiquement. Dès le numéro trois des *Cahiers* (octobre 1989), un éditorial « Touche pas à mon prote » traitait de la correction ; continuellement, nous avons fait des articles sur la bonne typo (sur l'emploi

5. Miracles qu'elle a fait : je tiens quand même à re-remercier ici Maurice Laugier et l'imprimerie Louis-Jean de Gap d'avoir réussi à flasher ces 64 pages, les imposer, les imprimer, les relier sur une couverture en quadri pelliculée, les expédier à Lyon où ils étaient à temps, en moins de 3 jours ; et de les avoir offerts gratuitement au demi-millier de participants de Multitypo.

6. Faut-il rappeler que l'on trouve des coquilles dans les grands traités de typographie comme celui de Fournier (1723), dans les manuels de correction typographique, comme celui de Brossard (1923) et dans la presse quotidienne pourtant « corrigée » (*Libé* titrait il y a quelques années : « L'TALIE A PEUR » et *Ouest-France* « Une femme tue son mari d'un coup de coup de couteau ») ? Mais la palme revient sans aucun doute au *Nouveau code typo* de la fédération de la communication CFE/CGC de 1997 qui choque même les amateurs que nous sommes !

des capitales, des petites capitales, des fontes mathématiques, etc. pour n'en citer que quelques-uns) et justement dans ce *Cahier 31* nous consacrons encore un article sur les signes typographiques.

Mais restent ces erreurs. Pourquoi? Parce que nous sommes des « amateurs ». Et que Sophie Brissaud a raison : il faut des éboueurs professionnels. Mais, amateurs, nous travaillons avec des moyens d'amateurs (ce qui veut dire qu'on n'a pas les moyens de payer des professionnels pour quoi que ce soit ; tout est fait par des bénévoles) et si, point de vue composition, ça ne se passe pas trop mal⁷, en revanche, la correction c'est pas le pied ! Car, Sophie Brissaud a effectivement raison, beaucoup de gens « se croient correcteurs ». Et c'est finalement presque là qu'est notre problème : chaque fois que nous préparons un *Cahier*, les divers articles sont relus par diverses personnes. Mais chacune trouve peut-être 80 % des fautes, soit en gros 30 % des fautes que tout le monde trouve et le reste en fonction de sa propre façon de lire ou écrire (moi je déteste l'abus de capitales, un tel est fana des fines avant la ponctuation, un autre de l'italique, le troisième des unités de mesure, etc.) mais on ne peut pas savoir si les 100 % de fautes sont trouvées (je suis même sûr que non !). De plus, qui fait les corrections ? Un être humain travaillant sur l'espace limité (et sans vision globale) d'un écran et capable (coupable ?) donc de rajouter d'autres fautes que personne ne viendra relire, sauf vous lecteurs !

Pour moi, la survie, indispensable, des correcteurs ne peut venir que d'eux. Il faut qu'ils comprennent qu'eux aussi sont impliqués dans la course au temps, à l'efficacité aussi, en tout cas à la diffusion rapide de l'information. Nous aussi, auteurs (et ici, je le répète, nous sommes plutôt des auteurs que des typos !) réclamons ça ! Il faut qu'ils comprennent que ce sont encore eux qui ont le savoir de la chose écrite (et non les typos). Mais qu'au lieu de s'enfermer dans leur tour d'ivoire (ou leurs cassetins, ou cages de verre comme disait Simenon), ils enseignent leur art, qu'ils ne le s'approprient pas. Et qu'ils fassent évoluer ce sacré code typographique qui est aussi lourd et désuet que le plomb !

Jacques André

7. Plus de dix ans avant qu'on ne parle de Prolexis, L^AT_EX nous permettait, grâce notamment au travail de Désarménien, Flipo et Gaulle, de disposer d'un algorithme quasi-parfait de division des mots français, de gérer automatiquement les espaces de la ponctuation et des guillemets français, d'accentuer les capitales, etc.